Touati Houari,
Islam et voyage au Moyen Âge

Paris, Seuil, L'univers historique, 2001, 345 pages.

L'ouvrage de H. Touati aborde des enjeux bien plus vastes que la modestie de son titre ne le laisserait entendre. L'auteur y analyse en effet la part que le déplacement a pris dans la construction de la culture de l'Islam classique. Part décisive, nous rappelle-t-il dans les deux premiers chapitres, particulièrement inspirés, puisque la civilisation de l'Islam se fonde sur une conscience aiguë de son exil, du désert à la ville, mais aussi de la parole du Prophète, sceau des Messagers divins, au silence de Dieu. L'Islam naît dans l'angoisse de la perte, perte de la science qu'il a reçu de l'Envoyé, et qui s'en va avec la génération des Compagnons, perte de sa langue, dont il a abandonné la vieille demeure arabe avec l'extension des conquêtes. Le voyage dans l'Islam des premiers siècles est d'abord une anabase, un retour aux origines, ou plutôt l'affermissement de la chaîne des étapes et des générations qui ancre l'Islam, répandu jusqu'aux extrémités de la terre, acquis à la vie citadine, menacé d'oubli par l'immensité des distances et la bigarrure des peuples conquis, à son berceau arabe et prophétique. En ce sens, H. Touati rapproche avec une grande pertinence le voyage du lettré, du linguiste ou du collecteur de ḥadīth de l'*isnād*, catégorie centrale de la culture islamique médiévale. Comme l'*isnād*, dont il manifeste au total l'une des figures, le voyage tisse l'unité du savoir islamique, donne homogénéité et cours légal à des références universelles, s'oppose victorieusement au bourgeonnement des particularismes. Le lien entre les deux extrémités potentielles du voyage, centre et frontière, est remarquablement souligné par l'analyse de la tension du pèlerinage (à la Mecque) et du *ğihād* (aux confins) que la tradition et le droit envisagent souvent comme les deux faces d'une même démarche. Peut-être pourrait-on ajouter aux exemples qu'en donne l'auteur la pratique attribuée au calife Hārūn al-Rašid, qui aurait alterné, d'année en année, combat aux frontières et conduite du pèlerinage ; ou encore la célèbre consultation d'Abū-l-Walīd ibn Rušd al-Ğādd, qui proposa de substituer, pour les Andalous, voire les Maghrébins, la pratique du *ğihād* à celle du pèlerinage, devenue trop dangereuse à ses yeux.

Sans doute la pratique du voyage ne va-t-elle pas sans dangers. Et d'abord sans souffrance. Dans un remarquable chapitre, où il s'attache à exhumer des témoignages rares, et trop peu considérés jusqu'ici, H. Touati souligne l'ascèse de ces « chercheurs de science » : l'incertitude du lendemain, le manque de sommeil, la mort loin du pays natal. Sans doute cette souffrance avouée tourne-t-elle au lieu commun. Elle n'en signale que mieux l'émergence d'un modèle de savant, dévot et douloureux, maigre et enfiévré, qu'on peut là encore rapprocher du *muğāhid*, dont l'effort et la « patience », au sens originel du terme, sont les vertus cardinales bien plus que la valeur guerrière.

Plus gênante la multiplicité des origines : le Ḥiğāz est le but du *muḥaddiṯ*, les Bédouins du centre de l'Arabie, les moins corrompus par la civilisation, le terme des pérégrinations du linguiste. Le voyage révèle la diversité, voire le conflit, des références arabes de l'Islam, avant que l'orthodoxie ne tranche : le Coran et la Sunna décident des sens de la langue, tandis que la langue bédouine ne décide pas des sens du Coran et du ḥadiṯ. Plus généralement, ce que la « bédouinité » et l'héritage arabe portent des valeurs de la Ğāhiliyya, du désordre et de la dissolution, au cœur de l'Islam doit être circonscrit ou travesti. H. Touati en donne l'exemple de l'occultation des *ṣā'iḥūn* (« errants ») au profit de la lecture *ṣā'imūn* (« jeûneurs ») par le commentaire orthodoxe.

Enfin un autre conflit, d'une plus grande ampleur, traverse les temps décisifs – VIIIe-Xe siècles surtout – de la construction de l'identité islamique « classique » : celui de l'œil et de l'oreille, de l'oralité et de l'écriture, qui court tout au long de ce livre. Le but du voyage est en effet d'entendre, et donc d'apprendre, de la bouche même du maître ou de l'informateur. Cette quête du message verbal, *samā'*, « l'écoute », reste le paradigme universel de l'apprentissage dans l'Islam des premiers siècles. Il ne va pas sans un certain nominalisme. Ce qu'il s'agit de recueillir, ce sont des mots, dont on ne se préoccupe pas toujours des choses qu'ils prétendent désigner. Le philologue Abū 'Ubayda, mis en demeure par un vizir abbasside d'assigner les noms du vocabulaire bédouin, qu'il a recueilli, à chaque détail de l'anatomie d'un cheval qu'on lui présente, se dédit. Il connaît les noms, et n'a pas à connaître des choses, c'est-à-dire des organes du cheval. Cette hégémonie de la parole reçue heurte en effet directement l'investigation de l'œil : les maîtres les plus rigoureux détruisent encore aux IXe-Xe siècles, toute trace écrite de leur enseignement à leur mort, pour interdire que la *wiğāda* (« trouvaille écrite ») ne contrarie l'empire du *samā'* (science entendue). À la même époque, cependant, les admirateurs de l'héritage des Anciens, tel Ğāḥiẓ, puis les grands géographes du Xe siècle, réhabilitent le *'iyān* – la chose vue – parmi les preuves du vrai, comme l'a bien montré André Miquel. C'est à la même époque que le voyage au désert s'efface. Deux facteurs semblent l'expliquer : d'une part l'essor de l'écrit, plus largement répandu et favorisé dans les milieux de la cour, et plus généralement dans ce qu'on pourrait nommer la « culture d'empire » de l'apogée abbasside ; d'autre part, à l'imitation de ces nouveautés, et en réaction contre elles, la mise par écrit du savoir orthodoxe et juridique – en particulier dans les grands recueils de ḥadiṯ – qui clôt le temps de la recherche et de la collection des sources. Lorsque le paradigme du voyage reprend ses droits, avec la *riḥla* – voyage d'études – du jeune savant, à partir du XIIe siècle, ce ne sont plus les Bédouins, ni les informateurs médinois, qu'on va consulter, mais les maîtres qui illustrent les grandes métropoles de

BCAI 17 (2001) Touati Houari : Islam et voyage au Moyen Âge, recensé par G. Martinez-Gros
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'Islam. Le monde des *'ulamā'* s'est constitué en autorité de sa propre parole en s'annexant une fois pour toutes les mérites des origines. Le voyage n'est plus une remontée dans le temps et l'espace, c'est un cercle dont tous les points de la circonférence disent l'unanimité des savants.

Au total, un livre remarquable, vivant et bien écrit, qui pose la plupart des problèmes fondamentaux de l'Islam « classique », et dont on ne peut rendre compte de toute la richesse. La recherche de H. Touati, servi par une grande finesse d'analyse et le recours à une large diversité de sources, se déploie comme une quête exigeante, dont cet ouvrage passionnant n'est sans doute qu'une étape prometteuse.

G. Martinez-Gros
Université de Paris VIII

BCAI 17 (2001) Touati Houari : Islam et voyage au Moyen Âge, recensé par G. Martinez-Gros
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net